

Miron Costin). L'auteur consacre à chacune de ces personnalités littéraires, des chapitres spéciaux d'une analyse profonde et originale.

Un autre nouvel aspect pour l'époque 1635—1688 est la pénétration, chez nous, des premiers éléments occidentaux qui se sont montrés capables de revivifier la culture roumaine en Moldavie (pp. 138—144) et en Transylvanie (pp. 103—108). Tout particulièrement intéressants par leurs contributions et leurs nouvelles interprétations sont les chapitres consacrés à Pierre Movilă (pp. 93—97), métropolite de Kiev et à Nicolas Milescu (pp. 129—135), écrivains roumains qui, par suite des circonstances politiques et de leurs occupations, développèrent la plus grande partie de leur activité en Ukraine et en Russie (interprétation nouvelle et un essai de réhabilitation du Patriarche grec Kyrille Loukaris, à la suite des révélations fournies par les dernières recherches, comme par exemple, celles du riche volume intitulé *Κύριλλος ὁ Λούκαρις* (1572—1638) édité en 1939, à Athènes, par les Sociétés *Σύλλογος Μεσοβυζαντικῶν Γραμμάτων* et *Ἑταιρεία Κρητικῶν Σπουδῶν*. Contribution nouvelle : éclaircissements sur la traduction du grec, par Nicolas Milescu, de l'Ancien Testament. L'ancienne traduction de Milescu, malheureusement perdue, a été copiée dans la seconde moitié du XVII-e siècle, en Valachie, mais complétée aussi du II-e volume de Esdras et du III-e livre des Macchabées, que Milescu n'avait pas traduits.

Le contact plus étroit avec la culture balkanique du sud du Danube, est illustré, à cette époque, par *les chronographes* que l'auteur étudie (pp. 135—138) tant sous le rapport de l'origine (Manassès, Dorothee de Monembase et Mathieu Cigala), que sous celui des traces qu'ils ont laissées dans les légendes et les superstitions du peuple roumain.

L'oeuvre de N. Cartoian est encore rehaussée d'une valeur scientifique particulière par les illustrations qui suivent pas à pas notre développement littéraire (cités, monastères, miniatures de manuscrits, titres de livres imprimés, portraits, etc.). Cette illustration est conçue par l'auteur de manière à s'intégrer au texte qu'elle explique, qu'elle éclaire et qu'elle vérifie.

*Dan Simonescu*

RĂDULESCU, ION HORIA, *Teatrul francez în Muntenia în prima jumătate a secolului al XIX-lea* (Le théâtre français en Valachie pendant la première moitié du XIX-e siècle), Sibiu, Imprimeria „Cartea Românească din Cluj”, 1943, IV + 150 pages, 17 × 11.

I. Horia Rădulescu est un investigateur assidu et sérieux, c'est l'un des spécialistes les plus compétents en fait d'histoire du théâtre roumain. Ce sujet le préoccupe depuis de longues années. Au cours de recherches méticuleuses dans les bibliothèques et archives roumaines, ainsi que dans celles qu'il eut l'occasion de consulter en France pendant son séjour à Paris, il réussit à recueillir un matériel précieux, en partie inédit. Il a déjà publié quelques études et articles documentés : *Contribuțiuni la istoria teatrului din Muntenia* (Contributions à l'histoire du théâtre en Valachie), (1833—1853), Bucarest, 1935, *Contribuții la istoria operei italiene în București* (Contributions à l'histoire de l'opéra italien à Bucarest), dans *Studii Italiene*, IV (1937), *Scribe sur la scène roumaine dans la première moitié du XIX-e siècle*, Vălenii-de-Munte 1940.

Sa dernière étude au sujet du théâtre, contenant des contributions originales, est „*Le théâtre français en Valachie*”, ouvrage divisé en trois chapitres. Le premier (pp. 1—26) se réfère au *théâtre en langue grecque*, le second (pp.

27—28) au théâtre en langue française et les troupes françaises, et le troisième (pp. 99—141) au théâtre en langue française (le répertoire). Comme aucun autre jusqu'ici, l'auteur a travaillé avec persévérance dans les bibliothèques et les archives françaises, pour identifier les artistes français qui avaient joué dans notre pays, ainsi que les pièces interprétées. Dans le III-e chapitre, l'auteur donne même le résumé de chaque comédie ou vaudeville du répertoire français. Dans les trois chapitres de son étude, Rădulescu rapporte des faits très intéressants, donne des informations inédites, mais s'éloigne souvent du sujet. Le titre ne correspond pas toujours au matériel traité dans les 140 pages de l'ouvrage.

Dans l'introduction Rădulescu dit : „étant donné que diverses troupes de théâtre françaises s'arrêtent souvent à Bucarest et à Iassy, nous sommes obligés de nous rapporter, dans notre exposé, au développement du théâtre français en Moldavie : ceci n'enlève rien à l'unité de l'ouvrage, au contraire, le lien qui existe entre le théâtre français en Valachie et celui de Moldavie nous rapproche, au moins de ce point de vue, du véritable aspect du théâtre français en Roumanie”.

Nous obtenons en effet une vue d'ensemble du théâtre français dans les Principautés Roumaines, mais non pas une image claire de ce théâtre en Valachie. L'auteur s'occupe un peu trop du développement du théâtre français en Moldavie et ailleurs, laissant ainsi dans la pénombre la scène française en Valachie. L'attention du lecteur est continuellement déplacée d'une scène française à une autre, d'une ville à une autre, et même jusqu'à Alger et Alexandrie, de sorte qu'il ne parvient à se faire une idée claire de l'activité des troupes françaises en Valachie. Pour maintenir l'unité de l'étude et pour éviter que le développement logique des idées ne soit pas interrompu, nous pensons qu'il eût été mieux qu'une bonne partie du matériel explicatif si précieux figurât dans l'appareil critique au bas des pages.

Arrêtons-nous maintenant au premier chapitre : *Le théâtre en langue grecque*. La première question que nous sommes amenés à nous poser est : pourquoi l'auteur s'est-il tellement étendu sur le théâtre grec et y a-t-il apporté un tel luxe de détails ? Est-ce une introduction au théâtre français, auquel le théâtre grec avait précédé ? Décidément non, parce qu'elle est absolument unilatérale. Une introduction devait se rapporter, en lignes générales, à l'activité des troupes grecques, allemandes et italiennes, qui avaient précédé le théâtre français. Il est vrai que le théâtre grec contribua beaucoup plus au développement du goût du public roumain pour le théâtre, mais il ne fallait pas passer sous silence les autres théâtres, d'autant plus que le répertoire de ces derniers se rapprochait davantage du théâtre français. Le théâtre grec avait un répertoire special, composé de tragédies patriotiques ou nationales, de quelques tragédies françaises et italiennes traduites en grec, ainsi que de quelques tragédies de l'antiquité grecque, écrites par des patriotes grecs. Le rôle de ce théâtre n'était pas tant de distraire et de cultiver le spectateur, comme le faisait le théâtre français, allemand et italien, que de préparer une révolution.

Pour le premier chapitre, c'est *I. 'Ιστορία τῷ νεοελληνικοῦ θεάτρου* (Histoire du théâtre néo-grec) de Nicolas Lascaris qui sert de source principale à Rădulescu. Mais, comme les affirmations de Lascaris au sujet du théâtre grec de Bucarest sont en grande partie inexactes, il s'ensuit que nombre des affirmations de Rădulescu ne tiennent pas non plus.

Par exemple, se référant à Lascaris, Rădulescu admet (p. 7) que la première représentation grecque à Bucarest eût lieu de 7 janvier 1810, quand les élèves de l'école grecque sous la direction du professeur Iatropoulos jouèrent *Φωκίων* (Focion). Lascaris s'appuie sur la lettre qu'un noble phanariote, Constantin Argyropol, de séjour à Bucarest, adressait à sa soeur Cornélie Mayer dans laquelle il racontait ses impressions au sujet de cette représentation. Dans notre article „*Le théâtre grec à Bucarest au début du XIX-e siècle*”, publié dans *Balkanica* VI, 1943, pp. 381—416 nous disions qu'il était impossible que la représentation, dont parlait Argyropol, eût eu lieu en 1810. C'était probablement en 1820, car en 1810, sous l'occupation russe, il n'y avait pas de prince à Bucarest, pour la fête duquel on pût donner de représentation. Lascaris, connaissant peu l'histoire et la situation du pays à cette époque-là, n'a pas remarqué que la date du 7 janvier 1810, indiquant la première représentation grecque à Bucarest, ne correspondait pas à la réalité des choses. Au surplus, à cette date, le professeur Iatropoulos n'était pas encore arrivé à Bucarest. On le fit venir comme professeur à l'école princière en 1818 et il y enseigna jusqu'en 1820, lorsqu'il présenta sa démission.

Plus loin, Rădulescu admet (pp. 7—8) qu'en 1811, après *Focion*, on représenta la tragédie de Iacovaky Rizo Néroulos, *Aspasie*. Ses sources d'information sont : Le Fermanli, *Du théâtre grec moderne*, dans *Le Monde dramatique*, I (1835) p. 87, et Rudolf Nicolai, *Geschichte der neugriechischen Literatur*, Leipzig 1876. L'article de Le Fermanli ne m'ayant pas été accessible, je n'en connais pas exactement le contenu. Quant à Nicolai, il affirme en effet qu'*Aspasie* fut jouée à Bucarest en 1811. Jean Humbert, qui écrivit une biographie de l'auteur de cette tragédie, soutient dans la préface à l'oeuvre de Néroulos, *Cours de littérature grecque moderne*, II-e édition, Genève-Paris 1828, p. XVI, qu'*Aspasie* avait été jouée en 1811, sans pourtant préciser l'endroit ; aussi pourrions-nous admettre que des scènes de la tragédie eussent été jouées dans la maison d'un noble du Phanar ou de Bucarest, mais non sur une scène publique à Bucarest. La revue viennoise *Ἐρμῆς ὁ Λόγιος* de 1811 contient des comptes rendus détaillés sur l'activité de l'école de Bucarest. Si ses élèves avaient donné alors une représentation de théâtre ; je pense qu'on en aurait trouvé dans cette revue au moins une mention sommaire. C'est probablement d'après Jean Humbert que Nicolai a indiqué la date de la représentation, en y ajoutant „Bucarest” sans aucune certitude à ce sujet. Nous verrons plus loin que Nicolai faisait fréquemment de semblables rectifications. A la page 8 Rădulescu dit : „A la représentation de 1813, *Aspasie* remporta un grand succès des vers furent dédiés à l'auteur, qu'on louait d'avoir écrit sous l'inspiration d'Appollon”. Rădulescu admet-il donc une autre représentation en 1813 ? A Bucarest ? Nous savons pourtant qu'en 1813, la tragédie fut *publiée* et qu'à cette occasion on écrivit des épigrammes pleines d'éloges.

Rădulescu admet (p. 13), avec Lascaris, qu'en décembre 1818 on représenta la tragédie de Voltaire, *Brutus*, traduite par Christaris. Dans mon article mentionné plus haut, je disais qu'il n'est pas probable que la représentation de *Brutus* ait eu lieu à cette date. Renvoyant à Rudolf Nicolai, *ouvr. c. t.*, pp. 199—200, Rădulescu affirme (p. 14) qu'„l'on connaissait aussi d'autres traductions de *Brutus* : l'une de C. Psomakis, professeur au lycée grec, l'autre de G. Seruios, qui toutes les deux furent jouées à Bucarest dans le courant de 1820”. Au sujet de Psomakis, Nicolai dit seulement qu'il traduisit *Brutus*, sans

mentionner si sa traduction avait été jouée. Quand à Seruios, nous savons qu'il traduisit d'autres tragédies de Voltaire, mais non pas *Brutus*. La confusion de Nicolai est évidente ; il attribue à Seruios la traduction de *Brutus*, publiée à Bucarest en 1820. Mais nous savons avec certitude, par des documents contemporains, que la traduction était faite par Christaris.

Rădulescu admet encore (p. 14) qu'au début de janvier 1819, on représenta *Phèdre* de Racine, traduite en vers par Jacob Rizos Rangabé. Dans mon article j'apportais plusieurs arguments prouvant que *Phèdre* ne fut pas représentée en janvier 1819, comme l'affirme Lascaris et comme l'admet aussi Rădulescu.

A la page 15 Rădulescu dit : „Mais il existe d'autres preuves que la tragédie de Voltaire fût l'objet de plusieurs traductions, dont les unes parvinrent même sur la scène. Ainsi, C. Iken et R. Nicolai nous informent que *La Mort de César* fut traduite par Iancu Văcărescu aussi et représentée à Bucarest en 1819 et probablement aussi en 1820. N. I. Lascaris connaît l'existence de cette traduction, mais il se contente d'indiquer la source de son information, sans la discuter". Iancu Văcărescu ne traduisit pas *La Mort de César* de Voltaire, en grec, et par conséquent on ne pouvait représenter cette tragédie d'après une traduction faite par Văcărescu. C'est une simple confusion, due au fait suivant : lorsque le 23 février 1819 eût lieu la représentation de la tragédie *La Mort de César* d'après la traduction de G. Seruios, il semble que le nom du traducteur ne fut pas annoncé, de sorte que la traduction fut attribuée par erreur tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Dans une correspondance de Bucarest, relative à cette représentation, publiée dans le périodique viennois, *Kalliope*, on attribue la traduction au professeur Constantin Iatropoulos. Mais cette erreur fut rectifiée dans le numéro suivant de la même revue, indiquant Georges Seruios comme traducteur. En même temps une lettre de Bucarest, adressée à la revue viennoise *Ερμής ο Λόγιος* faisait la rectification nécessaire ; il y est précisé que c'est G. Seruios qui est le traducteur et non pas Constantin Iatropoulos. Une autre correspondance adressée d'abord au périodique français *Revue Encyclopédique* (avril 1819, p. 171) et plus tard à la publication allemande *Staats- und Gelehrte Zeitung des Hamburgischen unpartheyischen Correspondenten* (11 sept. 1819, No. 146), attribuait la traduction à Iancu Văcărescu. Nous voyons donc que c'est par erreur que la traduction fut attribuée tantôt à Iatropoulos, tantôt à Văcărescu, deux personnes qui jouèrent un rôle important à sa représentation, le premier comme régisseur, le second en qualité de directeur du théâtre. Iancu Văcărescu était directeur du théâtre lors de la représentation de *La Mort de César* (23 février) N. Lascaris s'est appuyé sur la correspondance publiée dans la *Revue Encyclopédique* ; Iken et Nicolai sur celle publiée dans la revue allemande et Rădulescu sur ces deux écrivains allemands. Cependant Iken même, dont Rădulescu emprunte l'information, doute, à la page suivante, que c'est Văcărescu qui fut le traducteur de *La Mort de César* et ajoute : „vielleicht ein Irrthum obwaltet" (Iken, *Leukothea*, Leipzig 1825, vol. II, p. 196). Pour de plus amples détails, nous renvoyons le lecteur à notre article mentionné plus haut.

Rădulescu est tellement sûr que Văcărescu traduisit la tragédie de Voltaire, qu'il se demande si sa traduction ne fut pas jouée à Odessa également et ajoute (p. 16) : „le fait que l'oeuvre jouit d'une large circulation plaide pour cette thèse ; on la connaissait à Venise en 1821". Pour appuyer cette dernière affir-

mation, il renvoie à „C. Iken, op. cit. II p. 195 (Catalogue des livres de l'imprimerie N. Glykys)". Mais c'est une erreur de la part de Rădulescu de croire que les livres cités par Iken à la page 195 sont extraits du *catalogue* de Glykys de 1821. La liste des livres cités par Iken d'après ce *catalogue* se termine à la page 162, après quoi suivent quelques livres cités d'après un autre catalogue de Glykys, un *catalogue de livres latins*; vient ensuite une liste de périodiques grecs et, à partir de la page 170, commence la *liste chronologique des écrivains néo-grecs* de 1453—1821. Ce que Iken écrit au sujet de Văcărescu ne provient pas d'un catalogue de livres de Glykys, mais de la *Staats -und Gelehrte Zeitung des Hamburgischen unpartheyischen Correspondenten*, du 11 sept. 1819, citée aussi par Iken; d'ailleurs Rădulescu remarque ceci à la page précédente. Donc Iken se base sur la correspondance parue dans la publication allemande, qui attribue par erreur la traduction à Văcărescu. Quant à Nicolai, il emprunte son information soit à Iken, soit directement à la *Staats -und Gelehrte Zeitung*.

A la page 15 Rădulescu écrit que *La Mort de César*, traduite par G. Dracoulis d'Ithaque, fut représentée à Bucarest en 1820. Il détient ce renseignement de Le Fermanli, *ouvr. cit.*, p. 88. Nous ne savons pas comment s'exprime Le Fermanli, mais nous croyons que son affirmation est erronée. D'abord, ce n'est pas de G. Dracoulis qu'il s'agit, mais de Spiros Dracoulis. Ensuite il n'y a pas de source grecque ou étrangère, contemporaine ou postérieure, qui cite Dracoulis comme écrivain ou traducteur. Il avait été élève à l'école d'Odessa. Probablement qu'après avoir terminé ses études, il travailla comme comptable dans une maison de commerce d'Odessa, car en 1820, lors de son initiation dans la „Philiki Hétairia" (Société amicale secrète qui organisa la révolution de 1821), nous le voyons figurer dans la liste des „hétairistes" avec indication de son occupation: secrétaire de commerce. Il se distingua comme acteur amateur du théâtre grec d'Odessa, où il fut admiré et applaudi dans les rôles principaux des tragédies de Voltaire: *Mahomet* et *La Mort de César*. La revue viennoise 'Ερμής ὁ Λόγιος de 1821, p. 114, publie une lettre d'Odessa donnant une relation des représentations de ces deux tragédies et du succès remporté par le jeune acteur Dracoulis. Une correspondance semblable fut publiée dans la *Revue Encyclopédique* (III-e année, vol. IX (1821) p. 605). Si Dracoulis avait vraiment traduit *La Mort de César*, il aurait joué sa propre traduction à Odessa et ses admirateurs n'auraient pas manqué de le relever. En admettant même que Dracoulis eût traduit cette tragédie — ce que je ne crois pas — je ne vois pas pourquoi le comité du théâtre de Bucarest aurait eût recours à sa traduction, du moment qu'il en avait une autre, faite par G. Seruios, professeur à la cour princière et second chancelier (Logothète). Les acteurs mêmes étaient familiarisés avec cette traduction, puisqu'ils l'avaient jouée le 23 février 1819.

Horia Rădulescu, s'appuyant sur R. Nicolai, admet qu'il y aurait eu encore un traducteur de cette tragédie, G. Lassanis (p. 16). Voici ce que dit Nicolai (p. 200) sur l'activité littéraire de Lassanis: „zuletzt Metaphrasen „Harmodios und Aristogiton", „Cäsars Tod" und „Mahomed", ein patriotisches Gedicht „Hellas und der Fremdling" als Prolog zum „Demosthenes" etc.". Voyons d'abord si les affirmations de l'auteur de la littérature néogrecque sont fondées. Premièrement, *Harmodios et Aristogiton* n'est pas une traduction, mais un drame écrit par Lassanis; ensuite, il est vrai que le poème *La Grèce et l'Étranger* fut joué à Odessa avant le drame de Nicolas Pictolos, *Démosthène*, mais Lassanis l'avait composé comme prologue à son drame

*Harmodios et Aristogiton* et c'est sous ce titre qu'il fut publié : Ἑλλάς, πρόλογος εἰς τὴν τραγωδίαν Ἀ(ρμόδιου) καὶ Ἀ(ριστογείτων) etc. (Grèce, prologue à la tragédie H(armodios) et A(ristogiton).

Nous constatons donc que les affirmations de Nicolai au sujet des drames *Harmodios et Aristogiton* et *La Grèce et l'Étranger* sont erronées. Je crois que son affirmation concernant les tragédies de Voltaire est tout aussi peu fondées. Ces deux tragédies furent jouées à Odessa en octobre 1820. A cette époque Lassanis était professeur à l'école grecque d'Odessa et l'un des organisateurs infatigables du théâtre grec de cette ville. Il prenait parfois une part active aux représentations, en interprétant certains rôles. Peut-être Lassanis eût-il les manuscrits des deux traductions des tragédies de Voltaire et est-ce ainsi que, par erreur, les traductions lui furent attribuées. Je ne crois pas que Lassanis ait traduit ces tragédies. D'ailleurs ni les investigateurs grecs, qui s'occupèrent de la vie de Lassanis si riche d'activité, ne prirent pas au sérieux l'affirmation de Nicolai et ne le considérèrent comme traducteur de Voltaire.

A la même page (16), renvoyant à Iken, *Leukothea* II, p. 199, Rădulescu mentionne une autre version de la tragédie voltairienne *La Mort de César*, traduite de l'italien par des étudiants d'Odessa en 1820. Il ajoute que cette traduction était mentionnée en 1821 dans le catalogue des livres qui se trouvaient à l'imprimerie de N. Glykys à Venise. Comme nous l'avons dit plus haut, le chapitre respectif de *Leukothea* n'a aucun rapport avec le catalogue de Glykys. Quant à la traduction de la tragédie, je pense qu'elle n'était pas due aux étudiants d'Odessa, comme l'admet Rădulescu, mais aux élèves de l'école grecque de Trieste. La source d'information d'Iken est sûrement un passage d'une lettre publiée dans la revue viennoise Ἑρμῆς ὁ Λόγιος, passage mal interprété par Iken. L'auteur de cette lettre, Christodoulo Ieropès, dit : „J'offre au public la nouvelle suivante, que je vous prie de répandre par la revue Ἑρμῆς ὁ Λόγιος. Les nouvelles publiées de temps à autre dans cette revue au sujet des représentations de tragédies au théâtre d'Odessa, réveillèrent l'ambition des Grecs d'ici ; quelques jeunes gens, épris de la scène, élèves de notre lycée, traduisirent de l'italien : *La Mort de Jules César* et, sur la demande de tous nos concitoyens et grâce à leur concours, représentèrent cette tragédie le 9 février...". La lettre est datée de Trieste, le 23 février 1820.

A la page 17, note 1, Rădulescu soutient que l'identification de Seruios comme traducteur de *Mérope* de Voltaire fut faite d'abord par J. Rizos Néroulos et qu'elle fut acceptée ensuite par Iken, Ollănescu, etc. Je me demande pourtant comment Iken pût-il emprunter ce renseignement à Néroulos, du moment que son oeuvre *Leukothea* fut publiée en 1825 et que le *Cours de la littérature grecque moderne* de Néroulos datait de 1826? Cette identification fut faite dans la revue Ἑρμῆς ὁ Λόγιος de 1819, p. 582, qui publia une lettre envoyée de Bucarest dans le but exprès d'identifier Seruios comme traducteur des tragédies de Voltaire : *La Mort de César*, *Mérope* et *Agathocle*.

A la page 17 Rădulescu dit encore : „G. Seruios est aussi le traducteur d'*Agathocle* de Voltaire, jouée à Bucarest en 1820, selon R. Nicolai". Cependant Nicolai ne précise pas qu'*Agathocle* fut jouée à Bucarest en 1820. Parlant des différents traducteurs grecs des oeuvres de Voltaire, l'historien allemand dit qu'elles furent traduites aussi par : „Georgios Seruios von Keos, zweiten Logothet und Lehrer am Hofe des Fürsten Alexander Sutzos in Bukarest,

dessen Agathokles, Meropa und Brutus (Bucarest 1820) auf dem griechischen Theater zu Bukarest 1819 und 1820 zur Aufführung kamen". Nicolai s'appuie probablement sur la lettre de la revue mentionnée plus haut, Ἐρμῆς ὁ Ἀθύριος, dans laquelle il est dit que Seruios avait traduit les tragédies *Agathocle*, *Méropé* et *Mort de César*; on n'y fait aucune mention de *Brutus*, que Nicolai cite par erreur. (La traduction de *Brutus*, publiée à Bucarest en 1820, à laquelle se réfère Nicolai, est — nous le savons avec certitude — l'oeuvre du docteur Michel Christaris). C'est également par erreur que Nicolai affirme qu'*Agathocle* avait été jouée à Bucarest. Nous savons seulement que cette tragédie avait été traduite; mais aucune source contemporaine n'indique qu'elle fût jouée. Probablement qu'en écrivant l'*Histoire de la littérature néo-grecque*, Nicolai se rappela-t-il vaguement le contenu de la lettre — ce qui explique le changement de titre, *Mort de César* en *Brutus* — ou bien n'exprima-t-il pas clairement sa pensée. Peut-être voulut-il dire que ces trois tragédies avaient été traduites et que les deux dernières furent jouées, car il précise la date de leur représentation, sans en faire autant pour *Agathocle*. En effet, *Méropé* et *Brutus* furent jouées aux dates citées par Nicolai: 1819 et 1820.

Plus loin (p. 17), Rădulescu affirme que Dracoulis d'Ithaque traduisit en 1820 *Zaïre* à Bucarest (nous ignorons d'où il détient ce renseignement) et que parmi les traducteurs des tragédies de Voltaire il faut citer Jacob Rizos Rangabé, „mais, ajoute-t-il, nous ne pouvons dire rien de précis sur le sort de ses traductions". Nous avons déjà dit que Dracoulis n'était connu ni comme écrivain, ni comme traducteur. Ancien élève de l'école d'Odessa, il était secrétaire dans une maison de commerce et acteur amateur. Il se trouvait à Odessa en 1820 et interprétait des rôles dans les tragédies que l'on y jouait. Nous ne croyons donc pas qu'il vint à Bucarest, pour y traduire *Zaïre*, en 1820 ou plus tard, car peu après il tomba dans la bataille de Drăgășani. Dans sa brochure Ὁ ἱερός λόγος καὶ ἡ ἐν Δραγατσάνῳ μάχη (Le bataillon sacré et la lutte de Drăgășani), Athènes 1919, p. 5, Constantin Radu dit que Dracoulis a joué à Odessa la tragédie de Voltaire *Zaïre*, traduite par Rizos Rangabé. Par conséquent Dracoulis a joué dans les tragédies de Voltaire *Mahomet*, *La Mort de César* (nous l'avons vu plus haut) et *Zaïre*, mais il ne les a pas traduites. En ce qui concerne Jacob Rizos Rangabé, comme traducteur de Voltaire, nous savons qu'il traduisit *Zaïre*, traduction publiée à Athènes en 1838.

Se référant à Lascaris, Rădulescu admet (p. 17) que la tragédie de Zambelios, *Timoléon*, fut représentée à Bucarest en décembre 1818. Pour les raisons exposées dans mon article cité antérieurement, j'exprimais l'opinion que la représentation de cette tragédie doit avoir eu lieu à une date ultérieure à 1818.

Rădulescu ne doit pas considérer (pp. 18—19) comme deux opinions qui se corroborent les affirmations de Le Fermanli et de R. Nicolai au sujet des tragédies de Néroulos et de leur influence, puisque l'un et l'autre s'appuient sur Jean Humbert (*Préface au Cours de littérature grecque moderne* de Jacobaky Rizos Néroulos, II-ème édition, Genève—Paris 1828).

En ce qui concerne la recommandation de C. Bolliac, qui avait demandé en 1846 que l'on jouât la pièce *Polixène*, en lui accordant une grande importance, car il la considère comme point de départ d'un théâtre roumain pour les élèves de Gh. Lazăr, je crois que c'était moins un spectacle grec que Bolliac demandait, qu'une représentation roumaine de cette tragédie, d'après la version de A. Zot, écrite en 1837 et publiée à peine en 1845.

A la page 20 Rădulescu affirme qu'en 1819 on représenta *Thémistocle de Metastase*, traduit par G. Rusiadès. Comme je le disais dans mon article, nous ignorons si la traduction de Rusiadès, publiée en 1838, était faite en 1819 et circulait déjà en manuscrit. Mais nous savons pertinemment qu'il existait à cette époque-là une autre traduction, publiée en 1796 à Vienne. Il semble ressortir d'une lettre de O. Coumas, publiée dans 'Ερμής ὁ Λόγιος; de 1817, pp. 604—607, qu'une deuxième traduction faite par les „amateurs de théâtre”, avait été jouée à Odessa en 1817. Je crois que la scène bucarestoise utilisa la traduction faite à Odessa deux ans auparavant. Ces prêts entre la scène de Bucarest et celle d'Odessa étaient d'usage. D'ailleurs la traduction de Rusiadès n'était pas même recommandable, étant écrite en un grec plutôt archaïsant.

En lisant mes remarques, il est possible que le lecteur soit amené à penser que je me suis trop arrêtée aussi sur des questions de moindre importance. Je tiens cependant à préciser que j'ai crû nécessaire de rectifier ces informations erronées puisque dans mon étude, citée à plusieurs reprises, je n'ai pas accordé une importance exagérée à ces renseignements, que j'ai passés sous silence. Cependant, étant donné que l'étude de J. Horia Rădulescu les met en circulation, en leur donnant un caractère d'informations authentiques, je me sens obligée de faire les rectifications nécessaires, afin de ne pas être accusée de les avoir ignorées. Si Rădulescu avait eu la possibilité de consulter à ce sujet une bibliographie grecque plus riche, il aurait vu sans doute que ce que disent Nicolai et Lascaris n'est pas toujours exact, et il ne se serait pas laissé induire en erreur.

*Ariane Camariano*

CHELARU, VALENTIN GR., *Influențe literare românești în opera dramaturgului bulgar Dobri P. Voinikov* (Influences littéraires roumaines dans l'oeuvre du dramaturge bulgare Dobri P. Voinikov), Bucarest, Cartea Românească, 1941, pp. 107—181. Tirage à part du *Buletinul Institutului Român din Sofia*, I-re année, 1941, No. 1).

M. Valentin Chelaru se propose d'examiner les rapports linguistiques et littéraires roumano-bulgares au XIX-e siècle. Cette étude est de fait un fragment de son ouvrage, conçu dans de plus amples proportions. Les premières quatre pages de l'introduction peuvent être considérées comme introduction à l'ouvrage projeté.

L'idée directrice qui s'en dégage est la recherche et la démonstration des influences de la langue et de la littérature roumaines dans l'oeuvre de la génération des écrivains révolutionnaires de la renaissance bulgare, qui avaient fait de la Roumanie leur seconde patrie, le quartier général et le foyer de culture de tous les Bulgares. Le XIX-e siècle est l'époque où la culture et la langue roumaines eurent l'occasion de prendre leur revanche sur les influences bulgares qu'elles avaient subies au Moyen Age.

M. Chelaru dit : „L'interprétation que nous donnons aujourd'hui à ce matériel est nouvelle, elle n'a pas encore préoccupé aucun investigateur roumain ou bulgare” (p. 110). Pourtant, un correctif de modestie eut été nécessaire, car il y a quelqu'un qui s'était déjà occupé des influences littéraires roumaines sur les écrivains bulgares. Les études de M. Al. Jordan, qui paraissent depuis plus de dix ans, constituent le squelette d'une vue d'ensemble sur cet aspect des relations roumano-bulgares au XIX-e siècle. M. Chelaru les considère comme „matériel”, afin de se réserver „l'interprétation”. Mais c'est justement sur le